

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 15 (1907)
Heft: 58

Artikel: Questions, objections et réponses
Autor: Michaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403680>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUESTIONS, OBJECTIONS ET RÉPONSES.

Les débats théologiques actuels, entre plusieurs des Eglises qui travaillent au rétablissement de l'union, donnent lieu à des échanges de correspondances privées, d'un caractère plus intime que les études habituelles, lesquelles sont toujours empreintes de grandes réserves. Il m'a semblé qu'en réunissant et en publiant quelques-unes de ces correspondances, je rendrais service à plus d'un lecteur, désireux de pénétrer plus avant dans les questions discutées en public. Les voici en toute simplicité :

1^{re} Lettre : « Il est évident que l'Eglise, fondée par J.-C., a été fondée avec tout ce qui lui était nécessaire pour remplir dignement sa mission, et que J.-C., qui voulait le but, voulait aussi les moyens. Or l'Eglise ne saurait défendre les enseignements de J.-C., si elle n'avait pas le droit de les éclaircir, et si elle n'avait pas reçu les lumières nécessaires pour détruire toutes les hérésies, résoudre toutes objections, dissiper tous les doutes, en un mot pour définir tous les dogmes. Et comme il est impossible de réunir toute l'Eglise toutes les fois qu'une hérésie surgit, qu'un doute assaille les âmes, il faut donc que le pape soit infaillible comme interprète de l'Eglise. »

Réponse : — Dans l'ancienne Eglise, lorsqu'on voulait savoir ce que J.-C. a enseigné et établi, on recourait directement aux textes scripturaires et patristiques, dans lesquels les enseignements du Christ sont consignés. C'est Bellarmin qui a mis à la mode le procédé moderne, qui consiste à se passer des Ecritures et des Pères, et à ne plus chercher dans les sources chrétiennes ce que le Christ a dit, établi, voulu et fait, mais à l'imaginer soi-même, en se demandant ce que le Christ *a dû* dire, établir, vouloir et faire. Par exemple, pour

démontrer que le pape a le droit de déposer les rois, il a raisonné ainsi: Le Christ, en même temps qu'il a chargé son Eglise de conduire les âmes au ciel, *a dû* lui fournir les moyens nécessaires pour s'acquitter de sa mission; il *a dû* notamment lui donner le droit d'écarter tous les obstacles qui empêcheraient les âmes d'aller au ciel. Or les mauvais princes constituent l'un des principaux obstacles de ce genre. Les papes ont donc le droit de déposer les mauvais princes! C'est ainsi que Bellarmin a identifié le pape et l'Eglise; qu'il a donné à celui-là tout ce qu'il a supposé être dans les mains de celle-ci; et qu'il a passé de la simple supposition au fait sans y être autorisé par aucune parole du Christ.

Quoique Bellarmin ait d'abord rencontré des obstacles du côté de Rome, ces obstacles ont été vite aplanis; sa méthode a été vite suivie, et ce qu'il a dit du prétendu pouvoir des papes sur le temporel des rois, d'autres n'ont pas tardé à le dire, avec l'approbation de Rome même, sur la prétendue infailibilité absolue de l'Eglise et du pape, et sur la prétendue juridiction universelle et absolue du pape dans l'Eglise et sur l'Eglise. La lettre susdite n'est que la répétition de ce raisonnement.

Or Bossuet a ainsi répliqué à Bellarmin dans sa *Defensio Declarationis*: « Je distingue. J'accorde que l'Eglise peut, pour remplir sa mission, employer tous les moyens *que le Christ lui a donnés*; mais qu'elle puisse employer tous les moyens *imaginables*, je le nie... C'est au Christ lui-même que nous devons demander de nous faire connaître les moyens *qu'il a mis à la disposition de l'Eglise*... Or ni le Sauveur ni les apôtres n'ont mentionné le *prétendu* droit que réclame la *nouvelle* école théologique... ils n'ont parlé que d'obéissance... Donc l'Eglise ne peut pas revendiquer le droit de secouer le joug des rois et d'exciter les hommes à la guerre¹⁾. »

M. Turmel ajoute, dans une étude sur *La théologie de Bossuet*: « Telle est — autant qu'il est possible de résumer en quelques lignes une thèse qui couvre deux cents pages in-quarto — telle est, dis-je, la réfutation que l'auteur de la *Defensio Declarationis* oppose au droit de déposition. Ajoutons cependant deux mots encore. Comme la plupart des

¹⁾ Lib. I, sect. 2, 17 et 21.

adversaires du gallicanisme réclamaient pour le pape, non pas un pouvoir direct sur les rois, mais simplement un pouvoir indirect motivé par les exigences de la mission de l'Eglise, Bossuet s'efforce de prouver que cette distinction *s'évanouit* dans la pratique... et qu'en somme la doctrine du pouvoir soit direct, soit indirect, est pour les sociétés un ferment de désordres et de bouleversements ¹⁾. »

Il en est de même de l'infaillibilité et de l'omnipotence papales, et des arguments fantaisistes sur lesquels on les fonde. Je dis *fantaisistes*, parce que, de fait, ce sont de pures suppositions de l'imagination. Bellarmin et ses imitateurs oublient que la révélation du Christ est un fait que nous ne pouvons connaître que par l'histoire; ils oublient que ce n'est pas à nos raisonnements que nous devons recourir pour deviner ce que J.-C. *a pu* ou *a dû* enseigner; qu'il s'agit uniquement de savoir ce qu'il a dit *de fait*. Or il n'a nulle part gratifié l'Eglise d'une infaillibilité absolue, encore moins d'une omnipotence absolue. Il lui a, au contraire, imposé l'obligation positive d'enseigner au monde *cela même qu'il lui a enseigné à elle-même*, rien de plus, rien de moins: car ce sont les enseignements et les préceptes de J.-C., et non ceux des hommes, qui sont esprit et vie, et quiconque les suit et les observe ne marche pas dans les ténèbres. L'Eglise, pour éclairer le monde de la lumière chrétienne, doit donc chercher d'abord, dans le dépôt où elles sont, les paroles mêmes de J.-C.; et en les répétant, elle est infaillible, et elle n'est infaillible qu'à cette condition. C'est là, pour elle, une charge et non un pouvoir, un devoir et non un privilège. L'Eglise n'est nullement chargée de répondre à toutes les questions qu'il plaît à la curiosité humaine de lui poser; son devoir n'est pas de dissiper tous les doutes, même religieux, que l'esprit humain peut concevoir. Elle ne peut et ne doit que redire aux hommes ce que lui a dit le Sauveur. Les paroles du Sauveur sont divines et valent mieux que les paroles humaines des théologiens. Celles-là suffisent pour sanctifier tous ceux qui les reçoivent et qui s'en pénètrent; celles-ci seront toujours infinies et insuffisantes. L'Eglise a donc reçu du Christ tout ce qui lui est nécessaire pour accomplir sa mission apostolique;

¹⁾ Lib. I, sect. 1, 2. Voir *Revue du clergé français*, mai 1906, p. 481.

et cette chose nécessaire, ce sont les seuls enseignements du Christ. Les curieux qui les trouvent insuffisants, n'en profiteraient pas davantage s'il avait plu au Christ de les rendre plus complets; car ce qu'ils cherchent, ce n'est pas ce que le Christ a dit, mais ce qu'il n'a pas dit. Or, ce qui importe aux vrais chrétiens, c'est ce qu'il a dit, et non ce qu'il n'a pas dit.

Quant à la prétention que le régime des conciles œcuméniques ne suffit pas à la garde du dépôt divin et à la constatation historique de ce que le Christ a enseigné et établi, c'est une invention ultramontaine, manifestement contraire à l'histoire des trois premiers siècles, pendant lesquels il n'y a même pas eu de concile œcuménique, et aussi à l'histoire du moyen âge et des temps modernes, pendant lesquels il n'y a eu que des conciles non œcuméniques. Le but de cette invention, qui est une contre-vérité, est simplement de remplacer l'Eglise par le pape et de rendre inutiles les conciles vraiment œcuméniques, qui pourraient, comme autrefois, anathématiser le soi-disant successeur de S. Pierre. Une ruse n'est pas un dogme. Elle n'a pas besoin d'être réfutée, il suffit de la déjouer; une bulle de savon crève et disparaît.

II^e Lettre : « Il serait bien étonnant que tous les théologiens romains d'aujourd'hui fissent fausse route. Or tous sont unanimes à enseigner la nécessité d'un magistère dans l'Eglise. Que serait, en effet, une Eglise sans un magistère vivant, capable d'interpréter la vérité chrétienne? Conserver le dépôt est impossible à quiconque ne peut pas l'interpréter. Donc l'Eglise, et par conséquent son chef, le pape, ont le pouvoir d'interpréter toute la doctrine chrétienne. »

Réponse : Vous déclarez étonnant le simple fait que les théologiens romains d'aujourd'hui fassent fausse route. Pour moi, ce qui serait étonnant, c'est qu'ils ne fissent pas fausse route. Rome est, depuis des siècles, une officine de mensonges, une fabrique de faux documents et de fausses opinions. C'est là un fait qui remplit l'histoire de la papauté. Cette longue série d'erreurs positives devait aboutir forcément au prétendu droit de la papauté transformée en magistère ecclésiastique et dogmatique. Mais ce n'est là qu'un édifice de carton. Cet édifice croule dès que l'on considère : 1^o que le Christ lui-

même a nié tout autre magistère que le sien; que lui seul est le Maître, le Docteur, le Chef de son Eglise; 2° que l'Eglise n'est donc pas une Maîtresse, mais une gardienne des enseignements du Christ, gardienne chargée de les faire connaître et de les transmettre au monde par une simple tradition, fidèle et authentique; 3° que l'Eglise n'est donc pas une interprète dans le sens de l'objection.

Effectivement, on peut conserver et transmettre un dépôt sans y ajouter aucun codicille. On peut conserver et transmettre une doctrine, en la constatant, en reproduisant purement et simplement son sens obvie et naturel, en reprenant par conséquent ceux qui ne reproduisent pas ce sens obvie et naturel. Il n'est pas nécessaire que l'Eglise ait le droit de discourir et de discuter à perte de vue sur toutes les questions qui peuvent être soulevées à l'occasion de cette doctrine. Cette interprétation par addition est une innovation manifeste; elle ajoute à la simple tradition première une opinion nouvelle, inconnue aux générations précédentes, qui donne aux enseignements du Christ un sens nouveau. L'Eglise n'est pas chargée de cette mission, parce qu'elle n'est pas révélatrice; elle n'a donc pas ce droit. Que tel théologien fasse telle interprétation qui lui semble plus claire, plus substantielle, plus conforme à l'esprit du Christ, il en a le droit. Pourquoi n'aurait-il pas le droit d'exprimer ce qui édifie sa conscience chrétienne? Mais il est possible que d'autres théologiens pensent le contraire et trouvent le contraire plus édifiant, plus chrétien. Ils ont le même droit que lui. Vouloir que l'Eglise prenne parti entre les uns et les autres, c'est la lancer dans des débats qui ne peuvent que lui faire des ennemis et la compromettre. Telle n'est pas sa mission enseignante. Eunte docete *omnia quæcumque mandavi vobis*. Cette mission est donc manifestement limitée par les ordres mêmes du Christ.

Donc l'Eglise n'a pas le droit d'étendre son domaine, lequel est circonscrit par le fait que la révélation de J.-C. est terminée et qu'elle a été consommée *une fois pour toutes*. Telle est la doctrine du N. T.; le contraire n'est que sophistique.

Les théologiens romanistes qui tombent dans cette sophistique, sont obligés, pour être conséquents avec leurs prétentions, de condamner l'ancienne apologétique qui commençait

par établir la révélation de J.-C. et qui allait de cette révélation à l'existence d'une Eglise, existence constatée par cette révélation même. Maintenant, au contraire, ils commencent par établir l'existence d'une Eglise; ils attribuent ensuite à cette Eglise tout ce que leur fantaisie suppose lui être utile, et ils arrivent ainsi à ce qu'*a dû être* la révélation du Christ, révélation qu'ils font dépendre de l'Eglise ou plutôt de leur imagination. Telle est la nouvelle apologétique des Didiot, des Dubois, etc.¹⁾. Selon eux, l'Eglise n'est plus une gardienne, mais une révélatrice; l'Eglise ne dépend plus du Christ, mais le Christ dépend d'elle, et quand on songe que, pour ces théologiens, l'Eglise se résume dans le pape, et que c'est le pape qui est tout ce magistère, n'y a-t-il pas lieu d'être effrayé?

Dans ce nouveau système, le christianisme n'est plus, en effet, qu'un système humain qui dépend du pape ou de quelques hommes; ce n'est plus la religion divine, fondée uniquement sur la pierre qui est le Christ, *petra autem erat Christus*.

Et ces théologiens, pour se faire illusion, appellent leur raisonnement la «logique surnaturelle objective!» Ils disent que l'autorité de l'Eglise est «une autorité de mère²⁾»; ils oublient que c'est simplement l'autorité du pape, ou plutôt de ses conseillers, qui ne sont nullement «des mères». L'Eglise, telle qu'ils la résument dans le pape, leur apparaît comme une déesse: *et vera incessu patuit dea*³⁾. Ils tombent dans le grotesque: car les cardinaux et les consultants du St. Office n'ont rien d'une déesse.

Ils en appellent au fait intérieur, c'est-à-dire selon eux, «au besoin que la raison éprouve incontestablement d'une autorité divine enseignante en matière de religion». Très bien. Mais cette autorité divine enseignante, nous l'avons dans le Christ, dont les enseignements sont connus.

Ils veulent que ces enseignements soient connus seulement par le magistère du pape et des évêques, qui sont, à eux seuls, toute l'Eglise. Ils oublient, en cela, que l'ancienne Eglise n'a connu et pratiqué qu'un seul critère, pour constater les enseignements de J.-C.: le témoignage *universel, constant et unanime* de toutes les Eglises particulières orthodoxes. Un tel

¹⁾ Voir la *Revue du clergé français*, 15 mai 1906, p. 623.

²⁾ P. 624. — ³⁾ *Ibid.*

témoignage ne saurait être à la merci de personne, ni du pape, ni des évêques, ni des congrégations romaines. Il est au-dessus d'eux et plus fort qu'eux; il est l'histoire même. Rome a beau le violer, elle ne saurait le détruire; c'est lui, au contraire, qui détruira les erreurs romaines. *La vérité est en marche.*

III^e Lettre : *Au sujet de Joseph de Maistre et de M. Latreille.*

On m'écrit : « Dans votre recension du livre de M. Latreille sur J. de Maistre (*Revue* de juillet 1906, p. 582-588), vous avez reproché à l'auteur sa condescendance excessive envers « son triste héros ». La question vaudrait d'être précisée, puisqu'il s'agit du système même de l'ultramontanisme actuel. Seriez-vous assez bon pour justifier votre reproche? »

Réponse. Tout critique doit respecter les droits de la vérité, de la charité et de la courtoisie, les uns et les autres étant incontestables entre gens qui se respectent. Sans aucun doute. Mais ce respect doit-il être un compromis dans lequel la vérité sera amoindrie, lésée même, sous prétexte de charité ou de courtoisie? Je ne le crois pas. On peut dire toute la vérité, et la dire avec charité et courtoisie. La vérité porte sur le fond, la charité et la courtoisie sur la forme. Loin de blâmer M. Latreille de l'urbanité avec laquelle il a traité son héros, je ne peux donc que lui en faire compliment.

Mais dans mon grief il s'agit du fond et de la vérité. Il s'agit, en effet, de savoir si, étant donnés tous les reproches d'*inexactitude*, d'impertinence, d'arrogance, d'*altération des doctrines*, etc., que M. L. a adressés à J. de M., ce triste héros, mérite réellement les éloges qu'il lui a néanmoins décernés. Il s'agit de savoir si, dans l'analyse qu'il a faite des livres du *Pape* et de l'*Eglise gallicane*, il n'a pas émis des appréciations erronées, en ce sens que, loin de faire ressortir les graves erreurs de J. de Maistre, il en a atténué la portée et adouci la perversité.

Eh bien! je crois que l'honorable critique a essayé de mêler du miel au poison versé par J. de Maistre à ses lecteurs. Le mot « poison » est de M. Latreille même. Or, en pareille matière, y a-t-il possibilité de plaider des circonstances atténuantes en faveur des empoisonneurs de « sources »? Je ne le crois pas. Il y a des choses qu'il faut non adoucir, mais supprimer : le mensonge et l'erreur sont de celles-là. Compromettre

la vérité par charité ou par courtoisie, ce n'est ni vraie charité ni vraie courtoisie. Sans doute il y a des degrés dans la politesse; tel degré qui semble minimal à l'hôtel de Rambouillet, paraît excessif dans la ruelle d'à côté. Il est difficile de s'entendre. Peut-être M. L. me trouvera-t-il violent et impoli, si je dis que le comte J. de Maistre n'a été qu'un Veuillot grand seigneur, moins de la halle et moins fort en gueule que celui de l'*Univers*, mais non moins truqueur. Je concède qu'on peut mettre à nu les erreurs et les vilenies de de Maistre sans faire cette comparaison et sans employer ces expressions. Mais contre quoi s'indignera-t-on, si ce n'est contre le mensonge en matière grave? Or, n'est-ce pas le cas? M. Latreille lui-même est-il loin de penser comme moi, lorsqu'il écrit (p. 347): «L'*oracle*, comme on a dit — c'est de son héros qu'il parle — a souvent exploité le dieu au gré de ses passions politiques. Si l'on confronte ses vues avec l'histoire, *le prestige s'évanouit*.» L'image me paraît fort belle, mais insuffisante, parce que, dans l'analyse et la critique des questions graves (et rien n'est grave comme la religion), les images ne suffisent pas. Avec les images, on induit aisément les esprits en erreur. Les vérités importantes et pleines de conséquences doivent être précisées et traitées avec une logique impitoyable et non avec une imagination fuyante.

Précisons donc.

Je reproche à M. L. de n'avoir pas compris tout ce qu'il y a de gravement erroné dans l'ultramontanisme; d'y avoir vu un retour au christianisme et à la religion, alors qu'il n'est en réalité qu'une déviation du christianisme et une altération de la vraie religion. Je lui reproche d'avoir osé représenter J. de M. comme un homme de génie, lorsqu'il «fit entendre sa voix pour réclamer en faveur du pape la suprématie et l'infailibilité»! «L'Europe, a dit M. L., était acquise aux idées de liberté civile et d'indépendance nationale; J. de Maistre osait lui offrir de *reprendre la chaîne des idées religieuses et de la subordination spirituelle*! Quelle audace! *Mais aussi quelle vue de génie!*» (p. XVII). En vérité, ne dirait-on pas que la soumission au pape est de la religion et du génie! et que la liberté civile et l'indépendance nationale doivent être combattues et remplacées par la soumission au pape! Quelques pages plus loin (p. 6), M. L. dit: «Cette forme monarchique

de l'Eglise, *que les hérétiques de tous les temps avaient en vain essayé de ruiner*, offrait à J. de Maistre une base plus sûre que les monarchies temporelles pour asseoir l'idée d'autorité.» Que J. de M. ait pensé ainsi, nous ne le savons que trop; mais que M. L. affirme et présente la chose ainsi, en traitant d'hérétiques ou en laissant traiter d'hérétiques les excellents chrétiens qui n'ont admis dans l'Eglise chrétienne d'autre chef, d'autre monarque que le Christ même, et non le pape, c'est ce qui me paraît, de la part d'un critique qui connaît par quels secrets cette thèse erronée a été soutenue, c'est ce qui me paraît, dis-je, adoucir par trop le reproche et défendre trop peu la vérité. «J. de M., dit M. Latreille, n'a été qu'un érudit médiocre, mais sa philosophie est de qualité supérieure » (p. 94). En vérité, où est-elle la philosophie du livre du *Pape*? et surtout comment est-elle supérieure? Comment une érudition *médiocre* (pour ne pas dire *fausse*) peut-elle servir de base à une philosophie *supérieure*?

M. L. me dira peut-être que c'est affaire d'appréciation, et qu'il est libre d'apprécier ainsi pour son propre compte. A quoi je répondrai que, lorsqu'on veut déclarer supérieures et même *géniales* des vues qui sont fondées sur des citations tronquées, sur des faits controuvés, sur des textes détournés, il faut justifier par de forts arguments ces disparates et ces paradoxes; or c'est ce que ne fait pas M. Latreille, et c'est ce que ses lecteurs sont en droit de lui demander. Tel est mon grief.

En analysant les deux ouvrages en question, M. L. ne s'est pas borné à un simple exposé objectif des idées de J. de M., il a voulu aussi apprécier. La tentation était grande pour un juge de valeur, mais la pente était scabreuse. M. L. en a dit trop ou pas assez: trop, s'il voulait n'être qu'un historien et un simple analyste; pas assez, s'il voulait être théologien et prendre parti, soit pour, soit contre. Son chapitre sur l'infailibilité du pape, en particulier, ne contient qu'une très faible, trop faible littérature. Il prétend (p. 160) que «le concile du Vatican a prononcé *souverainement* en cette matière»; c'est ce qu'il faudrait prouver. Que de Maistre eût émis cette prétention s'il eût vécu, on n'en saurait douter; mais que M. L. affirme, pour son propre compte et sans preuves, cette «souveraineté» d'un concile que des centaines de théologiens ont niée, encore une fois, c'est trop ou trop peu. L'ecclé-

siologie de M. L. est ici en disette de preuves. Là (p. 165), il reconnaît, dans l'Eglise primitive, le caractère démocratique du pouvoir spirituel; ailleurs, comme nous l'avons vu, il affirme la constitution monarchique de l'Eglise; plus loin (p. 183), il reproche à son héros «génial» des excentricités de langage qui compromettent sa thèse, «si mal établie par l'histoire»; bien plus, il ne craint pas de dire: «Avec de pareilles analogies *on détruit l'histoire, on détruit l'Ecriture*; c'est au prix de ces *destructions* que l'on élève un *système nouveau*; mais tant de hardiesse *n'en impose qu'aux ignorants*. J. de Maistre a ri de la quatrième session (du «prétendu» concile de Constance) et de ceux qui refusent d'en rire; il a comparé les Pères de Constance à des hommes rendus *spiritueux* par la passion tombant de la chaleur dans l'exaltation et le délire, passant d'une fermentation *turbulente* à l'*acide* et de celle-ci à la *pu-tride*: ce n'est pas avec ces plaisanteries que l'on répond à Bossuet.» Très bien. Mais comment avec ces plaisanteries est-on génial et comment peut-on poser en prophète?

M. L., il est vrai, malmène quelque peu ce prophète et trouve que «l'instinct prophétique en J. de M. fut souvent en défaut» (p. 353). Mais, d'autre part, il reconnaît sa bonne foi en croyant être «le conseiller de la Providence»; il l'appelle «ce penseur apte à saisir *la vérité* de demain»; il dit que «ses vues sont devenues un dogme et qu'il a discuté *avec profondeur* les règles qui *doivent* déterminer les rapports de l'Eglise et de l'Etat» (p. 354). M. L. n'aurait-il pas pu et dû remarquer quelle espèce de dogme est le dogme en question, et de quelle profondeur il s'agit? Ce demi sérieux pourrait être pris au sérieux par nombre de lecteurs. C'est encore mon grief.

De même, lorsque M. L. dit (p. 159): «Nous espérons mettre de la cohésion dans l'exposé des idées de J. de M. relativement à la papauté», ne fait-il pas trop supposer qu'il existe une sérieuse cohésion dans les idées de J. de M.? — M. L. dit encore (p. 202): «J. de M. ne trouve pas la solution du problème théologique. Cependant il eut *une vue de génie* lorsqu'il s'éloigne du terrain historique, en disant que *seule une autre méthode* pouvait faire avancer la question.» Et quelle était cette méthode, étrangère à l'Ecriture, à la tradition patristique et à l'histoire? L'arbitraire, l'imagination, la fantaisie, le rire, etc. Quelle «vue de génie»! quel «avancement» pour

la question! M. L. trouve que le livre du *Pape*, dont il a cependant critiqué la composition et le contenu (p. 156-159), est un livre «de grande allure»; qu'il «continue» le Discours de Bossuet sur l'histoire universelle (p. 347). Hélas! quelle triste «continuation»! M. L., tout en reconnaissant que le mouvement provoqué par de Maistre a «dépassé le but», affirme qu'il a «développé certaines vues fécondes et définitives» (p. 348), et il enseigne que, «si l'élément spirituel a pris le pas sur l'élément matériel à la fois dans l'Eglise et dans le monde, *l'honneur en revient à ces papes qui furent les champions de Dieu et les défenseurs d'un pouvoir conforme aux lois de l'humanité*» (p. 349). En vérité, n'est-ce pas contredire à l'histoire la plus patente, que de représenter ainsi la papauté, cette institution de division, de désordres, d'exploitation, qui a troublé et scandalisé l'Europe? N'est-ce pas se faire une étrange idée de Dieu que de lui donner pour champions des ambitieux qui ont voulu asservir à leur autorité usurpée et à leurs faux dogmes la science, la liberté, la conscience, la politique, la société entière?

Enfin, M. L. affirme qu'«à l'heure présente, l'adhésion des catholiques au nouveau dogme est un fait accompli; que le gallicanisme n'est plus qu'une hérésie; que la *dévotion au pape* est aujourd'hui plus vive qu'à aucune époque de l'histoire». Ceci est écrit à la page 345. Or, à la page 353, M. L. avoue que «toute une partie des doctrines de J. de M. est morte, celle qui tendait à faire rétrograder le monde moderne jusqu'au moyen âge»; et page 354: «L'expérience a infligé aux idées de J. de M. de nombreux démentis; les faits ont brisé les chaînes dont ce penseur avait eu l'audace de les lier.» La contradiction des deux affirmations n'est-elle pas flagrante? En outre, la première n'est-elle pas manifestement fausse? Si le gallicanisme était une vérité pour Bossuet et pour toute l'Eglise gallicane, comment M. L. peut-il dire qu'il est aujourd'hui une hérésie? La vérité change-t-elle à ce point de peau, de forme et de fond? Quelle étrange notion M. L. a-t-il du dogme et de l'hérésie? Croit-il avec J. de M. qu'il suffise que le pape condamne une vérité pour qu'elle devienne hérésie, et que le pape définisse une hérésie pour qu'elle devienne dogme? Tient-il pour sérieuse l'adhésion à l'infailibilité papale, chez ces milliers de catholiques qui en rient comme d'une «farce», selon l'expression

de l'évêque Lecourtier? Confond-il le catholicisme et l'ultramontanisme, et appelle-t-il catholiques ceux qui changent leur *credo* selon le caprice du pape et de sa curie? Ni la théologie, ni l'histoire de M. L. ne sauraient être admises. N'a-t-il aucune connaissance du *Los von Rom*, ou le prend-il pour une vive *dévotion au pape*? Est-ce du haut de Notre-Dame-de-Fourvière qu'on découvre cette nouvelle histoire et cette nouvelle religion?

Encore une fois, je remercie M. L. d'avoir écrit son livre, si rempli de détails intéressants; mais c'est précisément parce que ce livre est utile qu'on voudrait le voir sans tache et exempt de ces «empoisonnements» que son auteur a si judicieusement reprochés à Joseph de Maistre.

IV^e Lettre : *Encore les Eglises d'Orient et d'Occident.* Un théologien de l'Eglise *grecque* nous écrit une longue lettre que nous pouvons résumer ainsi : — On a toujours distingué l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident, celle-là de langue grecque, celle-ci de langue latine. Donc il n'y a que deux Eglises «fondamentales» : la grecque et la romaine. Celle-là possédait la civilisation et la philosophie; celle-ci, envahie par les Barbares, a voulu dominer le monde, et cette ambition l'a conduite à la prévarication : elle a, en effet, introduit le *filioque* dans le symbole, elle a attribué à l'évêque de Rome l'infailibilité, et cet évêque s'est arrogé le pouvoir royal, ce qui a amené la dépendance de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat. L'Eglise grecque, au contraire, est restée libre vis-à-vis de l'Etat; elle n'a pas mêlé le spirituel et le temporel, elle est toujours la fidèle Eglise du Christ. Quant aux protestants, ils n'ont aucune unité dogmatique, et leurs divisions les empêchent réellement d'être une Eglise. Si l'on voulait, en Occident, porter un coup efficace à la papauté romaine, le meilleur moyen serait d'établir un patriarche orthodoxe à Berlin...

Réponse : 1^o Les dénominations «d'Orient, d'Occident, de langue grecque, de langue latine» ne portent pas sur le fond même de l'ecclésiologie; elles ne sont qu'extérieures, et surtout incomplètes. Les chrétiens de l'ancienne Eglise ont parlé toutes leurs langues nationales, non seulement le grec et le latin, mais aussi le syriaque, le copte, l'arménien, etc. Il y a eu, en Orient, plusieurs Eglises nationales, et aussi en Occident. La qualification de «fondamentales» donnée aux deux

Eglises grecque et romaine n'est donc aucunement justifiée. — 2° Adjuger la civilisation et la philosophie aux seuls Grecs, nier la civilisation et la philosophie romaines, englober tout l'Occident et toute l'Eglise occidentale sous l'épithète de « barbare », c'est de la fantaisie et non de l'histoire. Je ne pense pas que les Grecs puissent pousser leur « hellénisme » jusqu'à dénier toute civilisation et toute philosophie aux orthodoxes slaves, russes, bulgares, roumains, etc., qui font cependant partie de l'Eglise dite d'Orient. Je ne pense pas qu'ils condamnent l'usage du slavon, du bulgare, du roumain, etc., dans la liturgie. De même, englober tout l'Occident sous la dénomination de Rome, c'est abuser par trop des expressions géographiques, et c'est faire de l'évêque de Rome ou du patriarche romain un personnage par trop considérable. A dire vrai, le titre de patriarche n'est qu'un titre purement extérieur et honorifique, et l'Eglise pendant trois siècles ne l'a ni employé, ni même connu. Lui attacher aujourd'hui une importance qui tend à identifier avec un patriarcat les Eglises placées dans les limites purement géographiques de la circonscription patriarcale, c'est s'abuser étrangement. Qu'on y prenne garde ! L'opinion publique tend de plus en plus à rejeter ce qui n'est qu'artificiel et conventionnel, et à se borner, surtout en matière ecclésiastique, à cela seulement qui est rigoureusement essentiel. Or les titres hiérarchiques simplement décoratifs ne touchent pas à l'essence de l'Eglise, pas même à l'essence de la hiérarchie, encore moins à l'essence de la bonne administration, qui, pour être bonne, doit être simple et non compliquée. On voit par là ce que le temps fera forcément disparaître, peut-être prochainement. — 3° Encore une fois, l'Eglise est tout autre que la hiérarchie, et, de plus, la hiérarchie ne se résume pas dans le patriarche. Il y a encore, outre les évêques, les simples prêtres et les simples fidèles. L'Eglise est la communauté de tous. Or, c'est un fait qu'en Occident, des évêques, des prêtres et des fidèles ont professé des doctrines *opposées* aux doctrines ultramontaines ou romaines, dès que la papauté romaine a commencé à innover. L'orthodoxie n'a donc jamais disparu, en Occident, malgré les prévarications ultramontaines ou romaines. Ceci est un fait extrêmement important, que j'ai déjà démontré à plusieurs reprises, et sur lequel je reviens encore dans la « I^{re} variété » de cette livrai-

son. — 4° Les questions du *filioque*, de l'infaillibilité papale, du pouvoir temporel du pape, etc., me semblent épuisées, et nous avons mieux à faire que d'en prolonger la discussion. C'est un fait que des théologiens orientaux ont attribué à l'Occident des doctrines que celui-ci n'a jamais professées, et que le langage employé par l'Occident, même dans la question trinitaire, a été employé aussi par des Pères grecs; ce fait est trop oublié actuellement en Orient. Il n'y a donc pas lieu de se traiter en ennemis sur ce point. Il y a simplement lieu de mieux connaître l'histoire, la patrologie et la philosophie. — 5° Je crois qu'une connaissance exacte de l'histoire des Eglises, soit en Occident, soit en Orient, doit faire avouer que, dans toutes, il y a eu des fautes commises dans leurs relations avec les Etats. Le mieux, sur ce point, n'est donc pas de récriminer, mais de se corriger. — 6° Dénier aux Eglises protestantes le titre d'Eglises, et ne voir dans le protestantisme que les divisions des écoles, c'est être *dans l'erreur* et dans l'injustice: dans l'erreur, car une Eglise particulière peut se tromper, même gravement, sans cesser d'être une Eglise; *dans l'injustice*, car les théologiens protestants n'ont pas, à leur compte, seulement des divisions, mais des connaissances théologiques, philosophiques, historiques, exégétiques, que leurs adversaires doivent sincèrement reconnaître et admirer. Que ceux qui possèdent la toute-science leur jettent la première pierre. Pour avoir le droit de condamner quelqu'un, sur le terrain théologique, il faut avoir une science théologique plus grande. Or ce n'est pas toujours le cas. La modestie fait aussi partie de l'orthodoxie, et pour avoir pleinement celle-ci, il faut d'abord avoir quelque peu de celle-là. — 7° Enfin, la question de l'établissement d'un patriarche à Berlin, dépend d'une foule d'autres questions qu'il faudrait d'abord résoudre, par exemple: le patriarcat est-il, dans les circonstances actuelles, en Occident du moins (puisque Berlin est en Occident), une chose sérieusement utile? Ceux qui le nient, en se fondant sur l'histoire désastreuse du patriarcat romain, sont-ils dans l'erreur et comment les en convaincre? Quelle serait la circonscription de ce nouveau patriarcat, et qui la tracerait? Les orthodoxes, c'est-à-dire les vrais catholiques d'Angleterre, d'Espagne, de France, de Suisse et d'ailleurs, le reconnaîtraient-ils? Beaucoup de catholiques occidentaux croient que le patriarcat romain doit disparaître;

que la puissance politique et la puissance spirituelle du pape de Rome disparaîtront; que cette disparition sera dans le monde entier une immense délivrance; que personne alors n'aura l'idée de se replacer sous un nouveau joug patriarcal, soit à Berlin, soit ailleurs. Le patriarche de Rome se meurt peu à peu, et celui de Berlin me semblerait tout-à-fait mort-né.

V^e Lettre : « Pourquoi, dans vos tractations relatives à l'union des Eglises, semblez-vous écarter l'Eglise romaine, qui, elle aussi, parle d'union et désire l'union? Qu'elle désire l'union, la preuve en est dans les déclarations de tous les catholiques-romains libéraux. Lisez, par exemple, le *Sillon*, *Demain*, la *Revue catholique des Eglises*, les *Annales de philosophie chrétienne*, etc. Que de bons esprits sont, comme M. Marcel Rifaux, partisans de la tolérance, du rapprochement et même de l'union! N'est-ce pas une faute de repousser de telles bonnes volontés? »

Reponse : S'il s'agissait d'union avec les individus qui la désirent, elle serait faite immédiatement, de notre côté. Mais il s'agit des Eglises et non des individus, de l'Eglise romaine et non de ceux de ses membres qui peuvent être sincèrement libéraux et unionistes. Ceux-ci ont beau être tolérants et libéraux, ils sont plus encore *soumis à leur hiérarchie, notamment au pape*. Ils le déclarent eux-mêmes; nous devons donc les prendre pour ce qu'ils sont, et n'accorder à leurs discours libéraux que la portée qu'ils leur donnent eux-mêmes.

Or — qu'on veuille bien le remarquer, car c'est ici le point capital — la hiérarchie de l'Eglise romaine n'entend par union que *la soumission de toutes les Eglises à elle-même*. Les preuves en sont nombreuses et, avant tout, le fait qu'elle prohibe la lecture de tous les livres qui combattent la hiérarchie.

Dans la *Revue du clergé français*, du 15 mai 1906, on lit (p. 593): « Au nombre des livres mauvais il faut ranger: ... libros hierarchiæ ecclesiasticæ adversantes, vel potestati legislativæ et coercitivæ Ecclesiæ, vel ejus independentiæ relative ad societatem civilem... Libros historiam ecclesiasticam mendaciter exhibentes... » Donc, pour qu'un ouvrage d'histoire ecclésiastique soit toléré par Rome, il faut qu'il soit conforme aux théories romaines! Voilà une hiérarchie qui, certes, n'oublie pas la défense de ses privilèges!

Et encore (p. 595): « Professeurs et savants n'échappent pas plus que le commun des mortels à l'obligation de la loi de l'Index. » L'Index, une loi, et une loi qui oblige les professeurs et les savants! Que devient la recherche de la vérité? Où est la science? N'est-elle pas absolument impossible?

Donc, c'est une pure chimère de poursuivre l'union avec Rome, tant que Rome continuera à combattre la science; tant qu'elle condamnera les ouvrages scientifiques par cela seul qu'ils contredisent ses théories erronées; tant qu'elle sera intolérante envers les autres Eglises, qu'elle les traitera d'hérétiques ou de schismatiques, oubliant que c'est elle-même qui est la première coupable des fautes qu'elle leur reproche. Chimère, l'union avec Rome, tant que la papauté déclarera obligatoires ses dogmes particuliers, sa morale particulière, sa discipline particulière; tant qu'elle maintiendra ses innovations antichrétiennes, ses prétentions à être, à elle seule, l'Eglise, à être infaillible, à être la source de la juridiction. Chimère, l'union avec Rome, tant que Rome rebaptisera les baptisés des Eglises qui possèdent le baptême, tant qu'elle reordonnera les prêtres des Eglises qui ont l'ordination sacerdotale, tant qu'elle remariera les époux des Eglises qui ont le mariage; en un mot tant qu'elle faussera la notion de l'Eglise et qu'elle dépouillera les simples fidèles de leurs droits religieux et ecclésiastiques.

La théorie ultramontaine qui immole si allégrement les droits des fidèles, est d'autant plus fausse que les fidèles sont, avec les membres de la hiérarchie, l'Eglise même et que sans eux il n'y aurait pas d'Eglise réelle. Il en est, en effet, du mot « Eglise » en religion comme du mot « peuple » en politique. Le mot « peuple » en soi n'est qu'un mot abstrait, et l'abstraction n'a de réalité que dans le concret. Sans citoyens réels et vivants, il n'y aurait pas de peuple réel et vivant. De même, sans fidèles réels et vivants, il n'y aurait pas d'Eglise réelle et vivante. Les membres de la hiérarchie sont comme les administrateurs, préfets et sous-préfets; ils ne sont pas plus l'Eglise que ceux-ci ne sont le peuple. Que deviendraient les administrateurs sans administrés, les élus sans électeurs, les bergers sans brebis? Ainsi donc ceux-là même qui se repaissent des mots « papauté » et « Eglise » comme s'ils étaient tout, se nourrissent d'abstractions creuses, du moment qu'ils se séparent

des simples fidèles ou qu'ils réduisent ceux-ci à n'être que des membres passifs de l'Eglise. La passivité n'est pas la vie; la vie n'est pas le monopole de la hiérarchie. Si le peuple ne vit pas et n'exerce pas ses droits individuels, la vie du gouvernement ne sera que factice; de même, si les simples fidèles n'exercent pas leurs droits, ne prennent pas part à la vie du corps, ceux qui se disent la tête et les yeux ne seront qu'une tête vide et des yeux aveugles, tête fantasque, yeux de fantôme.

Bref, nous tendons la main loyalement, généreusement, fraternellement, à tous les catholiques-romains qui reconnaissent sincèrement les erreurs et les fautes de leur Eglise, et qui sont chrétiennement désireux de travailler au rétablissement de l'union entre les Eglises vraiment chrétiennes. Mais ils sont *paralysés* dans leurs efforts par leur soumission aveugle à leur hiérarchie manifestement coupable. Tant qu'ils mettront leur hiérarchie au-dessus de l'Eglise universelle, ils rendront impossible leur union avec l'Eglise universelle. L'union n'est possible que par la disparition de la papauté moderne, de la papauté qui se prétend infaillible et omnipotente, qui viole la constitution de l'Eglise chrétienne, qui enseigne des hérésies manifestes, qui contredit l'Ecriture, la patrologie, l'histoire, la philosophie, la science. Que le pécheur se convertisse donc et qu'il vive; mais, *avant tout, qu'il se convertisse!* Est-ce donc trop exiger?

VI^e lettre: *Sur la réforme de la théologie.* On nous écrit: « N'y a-t-il pas des réformes *ecclésiastiques* et *religieuses*, plus urgentes que la réforme *théologique*, et est-il nécessaire, pour celle-ci, de dépenser tant d'efforts? Ces efforts ne seraient-ils pas mieux placés ailleurs, étant donnée l'indifférence du public pour la théologie? »

Réponse: Sans aucun doute, beaucoup d'esprits sont parfaitement indifférents à la théologie; mais j'ose dire qu'ils ne le sont pas moins à la religion et à l'Eglise. J'ose dire aussi que ceux qui consentiront à des efforts en faveur des réformes ecclésiastiques et religieuses, seront précisément ceux qu'on aura débarrassés de toutes les objections théologiques qui les paralysent et qui sont la principale cause de leur indifférence en matière de religion et d'Eglise. Oui, ce sont

les fausses notions théologiques qui détournent de la religion. Fontenelle se plaignait que les erreurs sur la religion trouvent le moyen de se confondre avec elle et de s'attirer ainsi un respect qui n'est dû qu'à la vraie religion. Il trouvait qu'il serait « plus raisonnable de démêler l'erreur d'avec la vérité que de respecter l'erreur mêlée avec la vérité ». Il avait raison. Or, qui fera ce triage sinon la réforme théologique ?

Trop de théologiens sont essentiellement disputeurs, et font un mal énorme à la religion par leurs disputes mal placées. Montesquieu leur fait dire : « Une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente sans cesse, et est, pour ainsi dire, attachée à notre profession. Nous troublons l'Etat, nous nous tourmentons nous-mêmes pour faire recevoir des points de religion qui ne sont point fondamentaux (L. 41). »

Rien de plus exact. La plupart des troubles de l'Eglise, de l'Etat, de la société, des familles, des cercles de penseurs, viennent de cette manie qu'ont les théologiens militants de vouloir introduire partout, non les enseignements du Christ, non l'esprit de l'Evangile, non le bien que tout le monde est d'accord à louer et à désirer, mais leurs opinions systématiques à eux, leurs visées de coteries, de cénacles, d'écoles, de sacristies, leurs étroitesse, leurs préjugés, leurs doctrines souvent ridicules et même subversives. Ils y mettent non un zèle saint, mais une passion malsaine qui scandalise et éloigne. Ce mal est journalier et universel. Que d'esprits sérieux en souffrent et en gémissent ! Il n'est que temps d'y remédier.

Certes, la théologie discutera toujours, parce que c'est la loi de l'esprit humain de chercher toujours. Mais autre est la discussion qui cherche la vérité, et celle qui veut faire croire que tel système erroné est la vérité. Celle-ci est une théologie ferrailleuse, chicaneuse, mesquine, étroite, odieuse, et qui éloigne de la religion. Les théologiens subtils qui, dans toutes les écoles, s'abandonnent à ces procédés, peuvent être vainqueurs à une époque ; ils sont forcément vaincus à une autre. En somme, quel est le vrai vainqueur ? Le scepticisme irréligieux.

On l'a vu particulièrement au XVIII^e siècle, en France. Les jésuites, après avoir réussi à faire démolir Port-Royal, ont été vaincus à leur tour et expulsés, et même abolis par le pape. Et finalement, c'est le parti de l'irreligion qui s'est développé. « Les interminables querelles des molinistes et des

jansénistes, des acceptants et des appelants, des visionnaires et des convulsionnaires, la chasse aux billets de confession, finirent par tuer la foi dans le cœur d'un grand nombre. Le bien réalisé par l'Eglise restait considérable, la vertu restait grande dans le corps ecclésiastique, mais passait inaperçue, tandis que la niaiserie et l'extravagance s'étaient étalées au grand jour, et plus d'un homme raisonnable haussait les épaules devant les invectives des deux partis en se disant : Ces gens sont aussi fous les uns que les autres. Le maréchal de Saxe disait plaisamment que, s'il faisait prisonnière une armée de Tartares, il lui ferait quartier ; mais que, si une armée de théologiens lui tombait entre les mains, il les exterminerait jusqu'au dernier ¹⁾. »

Que de fois n'a-t-on pas répété que le bien fait par les religions est gâté par le fanatisme qui les accompagne presque toujours et presque partout ! Or, qui entretient le fanatisme ? L'étroitesse, l'ignorance, les préjugés des mauvais théologiens.

On ne saurait assez le répéter, la théologie actuelle est remplie de sophismes, de malentendus, de quiproquos, de mots mal définis, de questions mal posées, de fausses équivalences, d'idées autrefois reçues et maintenant rejetées, d'assertions gratuites, non prouvées, sur lesquelles, comme sur des bases solides, on a élevé des thèses absolues, et qui aujourd'hui font sourire. Je le demande à tout homme de bonne foi, à tout homme qui prend sa foi de chrétien au sérieux, est-il possible qu'il vive intellectuellement dans un tel milieu, et qu'il se résigne à se sentir dans l'incertain, quelquefois même dans l'absurde, en matière aussi grave ? Non. Il faut en finir une bonne fois. Il faut voir clair, ou plutôt il faut que ceux qui voient clair aient le courage de mettre en lumière les obscurités susdites, de réhabiliter leur religion, de venger le Christ, de s'armer comme lui contre les vendeurs du temple.

Ce n'est pas le lieu, dans une simple lettre, d'indiquer les malentendus à éclaircir ; mais on peut déjà y déclarer qu'il y a urgence à dissiper les confusions trinitaires sur « les trois qui ne font qu'un », trithéisme qui n'est qu'apparent, heureuse-

¹⁾ Desdevises du Desert, *L'Eglise et les philosophes*, Revue des cours (3 mai 1906, p. 338.)

ment, mais qui l'est trop pour qu'il ne faille pas à tout prix le faire disparaître. Il en est de même des confusions sur l'incarnation : il n'est que temps de revenir à la doctrine primitive, à l'explication donnée par les conciles de la divinité de J.-C., explication éminemment spiritualiste et qui était toute contraire aux explications matérialistes qui lui ont été substituées dans nombre d'esprits. Les théories des écoles théologiques sur la nature du péché originel, sur sa transmission, sur sa rémission, ne sont pas moins contradictoires. Mêmes griefs à élever contre la fameuse *satisfactio vicaria*, contre ce Dieu bourreau dont la justice a besoin de vengeance et de sang, contre cette rédemption qui est tout entière l'œuvre de J.-C. et qui dispense par trop aisément les chrétiens du devoir impérieux de participer activement à cette rédemption. Et quelles confusions dans la notion du surnaturel, dans celle du dogme, dans celle de la vie future, même dans celle de Dieu, base de toutes les autres !

Vraiment nous nous payons de mots et de phrases toutes faites, et croyant les comprendre nous nous endormons dans une inertie coupable ou dans des préjugés néfastes. Nous prenons les jugements en bloc pour des solutions, tandis que nous devrions les analyser soigneusement, distinguer ce qu'ils ont de vrai et repousser tout ce qu'ils contiennent d'erroné. Comment, par exemple, concilier notre sentiment d'individualisme avec des phrases aussi générales et aussi absolues que celles-ci : *Tous les hommes ont péché en Adam, tous les hommes sont morts en J.-C., tous les chrétiens sont ressuscités en J.-C.* Qui comprend cette solidarité ? Qui n'en abuse pas ? Ne serait-il pas nécessaire de donner des explications plus satisfaisantes que celles qui remplissent certains manuels aussi creux que verbeux ?

Oui, je suis persuadé que, si chacun avait des idées nettes, rationnelles, sur les mystères du christianisme, les convictions religieuses reprendraient vie, et l'indifférentisme qui ronge les âmes ne tarderait pas à disparaître. Croyez-moi ; de cette réforme de la théologie jaillirait une vigoureuse réforme ecclésiastique.

Un publiciste remarquait dernièrement que, si les Etats et les gouvernements souffrent si profondément de la part des masses catholiques-romaines ou cléricales, c'est parce qu'elles

sont menées aux urnes et maîtrisées au confessionnal *par le clergé*. Or, en supposant qu'une partie des arguments par lesquels le clergé cherche à justifier sa conduite soit d'ordre *politique*, une autre partie — la plus considérable — est certainement d'ordre *théologique*. Ceux-ci, les plus graves et les plus erronés, qui les fera disparaître? Une saine théologie; aucun gouvernement n'y réussira, ni par la violence, ni par la douceur, parce que les erreurs théologiques ou religieuses ne peuvent être réfutées et remplacées que par des vérités théologiques ou religieuses. Comment les politiciens avisés, les hommes de sens pratique, ne favorisent-ils pas dès lors cette réforme *théologique* à laquelle ils sont d'ordinaire si indifférents et qui cependant est si nécessaire, même pour la tranquillité des Etats? Cet aveuglement d'hommes éclairés d'ailleurs, m'est incompréhensible. Au lieu d'abolir les Facultés de théologie, il fallait les réformer et y placer des maîtres assez habiles, assez instruits pour refaire peu à peu un nouveau clergé vraiment catholique et non papiste, vraiment libéral et non servile, vraiment patriote et non inféodé à un maître étranger. Sur ce point, le gouvernement de la République n'a pas réformé, mais abdiqué. C'est une grosse faute, dont les conséquences funestes se feront sentir longtemps encore.

VII^e Lettre: « Qu'est-ce que ces méthodes nouvelles dont on parle tant? Cette exégèse nouvelle, cette critique historique nouvelle, cette nouvelle histoire des dogmes, etc.? Ne peut-on pas, ne doit-on pas s'en tenir à l'ancien état théologique, qui ne cherchait pas midi à quatorze heures, qui parlait moins de science, mais qui avait plus de foi? Nos ancêtres dans la foi, nos anciens apologistes ne savaient-ils pas ce qu'ils disaient? Pourquoi les répudier? »

Réponse: Imaginez un homme qui doit aller de Paris à Bordeaux, ou de Pétersbourg à Moscou. Il prend simplement la route qui s'offre à lui dans la direction du but, et marche tout droit devant lui; là un cours d'eau l'arrête, ici une montagne; mille difficultés surgissent; il s'épuise bientôt, et finalement n'arrive pas au terme, malgré toute sa bonne volonté et mille efforts. Ce brave homme a cru, dans sa naïveté, à la suffisance de l'ancienne méthode; il s'est obstiné à voyager

comme on voyageait autrefois. S'il eût pris le chemin de fer, il fût arrivé en quelques heures; c'est la nouvelle méthode.

Tels sont les théologiens qui veulent comprendre la Bible, sans se rendre compte des moyens pratiques, des règles d'interprétation et de rédaction des livres, des récits, des discours, en un mot des procédés qui jettent la vraie lumière sur toute cette matière. Ils veulent voir clair sans recourir aux moyens d'éclairage, et se chauffer sans le calorique ordinaire; ils en sont encore au briquet qu'il faut battre pour en faire jaillir une étincelle souvent inutile.

Il faut avouer que cet arriéré n'est plus de mise. Nous savons mieux maintenant ce qu'est un livre, par quels moyens il a été composé, ce qu'on a voulu dire dans tels pays, à telles époques, d'après les habitudes d'alors; nous le savons mieux, parce que nous connaissons mieux l'histoire des mœurs, des idées, des civilisations avancées ou arriérées, de l'Orient, de l'Occident, du Nord, du Midi. En comparant les langues, on a acquis des aperçus plus nets sur les diverses manières d'exprimer les pensées et les sentiments, et l'on ne se laisse plus prendre aussi facilement qu'autrefois par les mots, lorsqu'il s'agit de discerner le sens propre et le sens figuré.

Tel est le progrès, telle est la critique, telles sont les méthodes nouvelles. Il en résulte plus d'exactitude, plus de clarté, plus de certitude. Le littéralisme trompeur, source de tant d'erreurs et de superstitions, n'est plus possible avec les méthodes nouvelles, qui découvrent l'idée exacte, le sentiment pur, l'intention voulue, le vrai sens des auteurs et des écrivains, et qui ne permettent plus ni les à peu près, ni à plus forte raison les contresens.

Nous voyons mieux aujourd'hui l'œuvre du Christ même, nous la distinguons mieux de l'œuvre des apôtres et des disciples. Cette distinction capitale nous met sur la voie de beaucoup d'autres. Nous savons mieux comment le Christ a parlé, et comment les évangélistes ont écrit leurs évangiles. Leurs divergences nous expliquent la variété des points de vue, et nous font mieux apprécier les choses unes qui forment le fond et l'essence du christianisme. Le spiritualisme sublime, divin, du Christ, nous éclaire beaucoup mieux; nous pénétrons chaque jour davantage dans le sens de ses paraboles; car il parlait en paraboles, ce qu'on avait trop oublié.

Le sens de l'histoire est aussi mieux compris que dans les derniers siècles, où tout était matière à amplification et à rhétorique, où chaque prétendu historien écrivait son siège, non d'après les documents positifs, mais d'après son imagination et ses goûts d'éloquence. Fénelon a dit qu'un excellent historien est peut-être encore plus rare qu'un grand poète. C'est vrai. Nous nous en apercevons d'autant plus que nous étudions davantage les sources premières de l'histoire. La vérité est qu'on a menti et faussé impudemment, non seulement dans l'antiquité, où cela était si facile, mais même dans nos temps modernes. Par exemple, en pleine France, en plein XVIII^e siècle, l'édit de Louis XIV, du 8 mars 1715 n'a-t-il pas décrété l'unité de religion dans le royaume de manière à faire dire qu'il n'y avait plus de protestants en France, et à faire considérer comme relaps quiconque se livrait à des pratiques protestantes, en sorte que, comme relaps, tout protestant pouvait être mis hors la loi, jugé, exécuté sommairement, en dehors de toute justice ordinaire, et que les hommes d'Etat et les juges étaient obligés, officiellement et légalement, de se conduire barbarement d'après les mensonges de la loi? etc., etc. Ce règne de l'hypocrisie assurait celui de la religion officielle; et aujourd'hui encore, l'histoire de l'Eglise catholique-romaine en France est écrite et enseignée d'après ces mensonges publics. C'est la routine, c'est le bon ton. En sorte que l'histoire vraie est à refaire dans quatre-vingt-dix questions sur cent. Après la réhabilitation des Calas, des Sirven, des de La Barre, il en est des milliers d'autres à opérer. Oui, c'est un fait que l'histoire telle qu'on l'enseigne encore, est une immense inexactitude; elle est le tombeau d'où il faut tirer la vérité. Et la difficulté est grande, à cause des soudards qui montent la garde autour de ce tombeau et qui s'opposent à toute résurrection et à toute réhabilitation. D'ailleurs, les masses habituées à leur sommeil n'aiment pas qu'on les en tire et qu'on les mette dans la nécessité d'ouvrir mieux les yeux, de questionner, de chercher, de travailler, d'avoir de la responsabilité, et de ne vivre religieusement que de leur travail personnel de conscience.

Telle est la grande difficulté. Néanmoins, certains travailleurs sont inlassables, certains apôtres intrépides, certains publicistes loyaux jusqu'à l'audace, en sorte que la vérité est en marche. Oui, elle marche et ne reculera pas. Voyez les faits,

écoutez les mille voix de la presse, lisez les ouvrages qui s'imposent à l'attention publique, ouvrages de penseurs dont on ne peut pas récuser l'autorité et avec lesquels, bon gré mal gré, il faut compter.

Donc, il ne s'agit ni de discréditer l'ancienne apologétique, ni de manquer de respect à nos ancêtres dans la foi. Ils ont fait leur devoir de leur mieux, ils ont parlé selon qu'ils ont compris et selon qu'ils ont cru, d'après les lumières de leur temps. A nous de les imiter en parlant selon les lumières de notre temps. L'imitation ne consiste pas à répéter les explications des aïeux, mais à imiter leur foi, leur dévouement, leur fidélité au Christ et à ses enseignements. Ces enseignements du Christ, nous les connaissons par la voix de l'histoire, par le critérium catholique de toute l'antiquité chrétienne; nous n'avons pas à les changer. Il n'en est pas question. Ce dont il est question, c'est de pénétrer ces enseignements, c'est de les approfondir sans les changer, c'est de les appliquer à notre vie en conséquence de nos lumières, d'après notre raison et notre conscience, comme nos ancêtres les ont appliquées et expliquées d'après la philosophie et les sciences de leur temps. Les Pères grecs ont expliqué les dogmes chrétiens d'après la philosophie grecque; nous le voyons d'Irénée et de Justin à Jean Chrysostôme. Les Pères latins ont recouru de même aux connaissances ambiantes dans lesquelles ils ont été élevés; S. Augustin, S. Jérôme, certes, ne se sont pas privés de dire leur opinion à eux et de critiquer les explications théologiques qui n'étaient pas à leur convenance. Pourquoi ne les imiterions-nous pas? Pourquoi le progrès de notre philosophie et de nos sciences resterait-il inutile, stérile? Pourquoi notre théologie n'en profiterait-elle pas? Ne serait-ce pas s'opposer à la Providence, à la Raison qui mène le monde, que de repousser le soleil d'aujourd'hui sous prétexte que celui des siècles passés suffit? Le devoir n'est-il pas d'accepter et d'utiliser aujourd'hui ce que Dieu nous envoie aujourd'hui? N'est-ce pas lui qui nous gratifie de toutes les découvertes de l'esprit humain, de toutes les connaissances supérieures dont l'humanité, grâce à lui, se pénètre chaque jour davantage? Oui, il faut voir Dieu dans le progrès des sciences et de toutes les choses humaines, et la vraie théologie est celle qui, respectueuse de la bonne foi du passé, est attentive à s'éclairer de toutes les lumières nou-

velles, pour devenir plus précise, plus sincère, plus vraie, plus vraiment vivante et plus féconde. A chaque jour sa peine, à chaque jour son pain, à chaque jour sa récompense et sa joie. Les siècles se suivent et ne se ressemblent pas. C'est le Christ seul qui sera dans les siècles ce qu'il était hier. Encore une fois, ne confondons pas sa personne et sa vérité objective avec nos manières de la comprendre, manières changeantes comme toutes les subjectivités humaines. Là est le divin, ici l'humain. Comprenons la différence du dogme et de la théologie. Soyons fixes dans le divin, et améliorons-nous sans cesse dans l'humain.

VIII^e Lettre : Vous répétez souvent que le dogme est dans les idées et non dans les mots, et que c'est par le critérium catholique («ce qui a été cru partout, toujours et par toutes les Eglises») que nous connaissons les vrais dogmes, c'est-à-dire les enseignements du Christ confiés par lui à son Eglise. Or le critérium catholique nous conduit aux formules dogmatiques des conciles œcuméniques, formules qui sont des mots et qui pourraient être rédigées en d'autres termes. Mais ces termes nouveaux, ces formules nouvelles ne seraient non plus que des formules et des mots, et non le dogme même. En sorte qu'il nous est impossible d'atteindre le dogme s'il n'est pas dans les formules dogmatiques elles-mêmes. On ne saurait procéder ainsi à l'indéfini; il faut du fixe, et le fixe est dans l'idée jointe au mot, ou dans le mot joint à l'idée. Donc la distinction du dogme et des formules dogmatiques n'est que spécieuse.

Réponse : Assurément, les hommes, avec leur organisation à la fois spirituelle et corporelle, ont besoin d'idées et de mots. Aussi le Christ, en faisant connaître sa doctrine à ses disciples, l'a-t-il exprimée par des mots. Ces mots ont été recueillis par les disciples qui les ont entendus, et les évangélistes les ont mis par écrit. Disciples et évangélistes se sont appliqués avant tout aux idées, à la doctrine; car les mots employés par eux ne sont pas toujours identiques. Il y a des variantes, ce qui était inévitable; mais ces variantes ne sont pas des contradictions, parce que les idées émises par le Christ étaient compréhensibles à tous et qu'il était impossible qu'elles ne fussent pas reproduites et transmises exactement

par les fidèles qui les avaient entendues ou qui les tenaient de témoins auriculaires.

Qu'une idée, une doctrine puisse être exprimée de plusieurs manières et en des formules diverses, c'est ce qui arrive tous les jours chez les disciples qui rédigent sous des formes multiples les enseignements uns de leurs maîtres. C'est ce que les fidèles, les docteurs, les évangélistes, les Pères ont fait pour les enseignements du Christ. Chaque Eglise particulière a eu sa formule propre. Dans toutes ces formules, la foi objective ou le dogme était identique, parce que partout c'était la même doctrine. Les formules dogmatiques des conciles œcuméniques ont été rédigées d'après ces formules anciennes, selon les besoins spirituels des Eglises à l'époque de ces conciles. La variété des termes et des formules montre la richesse et la souplesse de la doctrine ou du dogme, loin de nuire à son unité.

L'objection suppose que l'esprit ne peut pas atteindre l'un dans le multiple, l'unité de l'idée toujours la même dans la multiplicité des termes toujours variés. L'objection est futile, parce que les faits quotidiens la démentent, et que, quelque nombreuses que soient les expositions de la doctrine de Socrate, ou de Platon, ou de Thomas d'Aquin, ou de Kant, par leurs disciples, cette doctrine n'en reste pas moins ce qu'elle est en elle-même, dans son unité. Chaque disciple l'atteint en elle-même, alors même qu'il emploie, pour l'exprimer, des expressions autres que celles de tel autre disciple. Il n'y a pas là matière à scepticisme. Vouloir figer une doctrine dans une formule exclusive serait l'emprisonner et la stériliser; ce serait vouloir enfermer le plus dans le moins. Le vrai dogme étant la doctrine même du Christ, est évidemment un, fixe et inaltérable; mais il ne saurait être captif dans une formule même vraie, parce qu'il est assez plein, assez ample, assez substantiel, assez riche, pour pouvoir être exprimé dans d'autres formules non moins vraies. Toute idée, élément spirituel, est plus grande que le mot, élément matériel, qui essaie de la traduire et de la manifester.

Bref, ce que le Christ a enseigné à ses disciples et confié à son Eglise, nous le savons par le témoignage même de son Eglise, témoignage universel, constant et unanime, donc manifestement infaillible. Un tel témoignage est la garantie histo-

rique la plus sûre qui existe dans la société humaine. D'autre part, dégager de formules multiples la doctrine une qui y est contenue, est un travail d'analyse et de logique qui s'exécute tous les jours sans la moindre difficulté. En vérité, l'objection qui nous est faite nous semble peu sérieuse.

IX^e Lettre : Au milieu des difficultés créées, en France, à l'Eglise catholique, par les prétentions manifestement erronées de Pie X, peut-on prévoir déjà quel sera le sort de l'Eglise ancienne-catholique? Est-ce une victoire qui se prépare pour elle? Ou le mouvement qui s'opère l'emportera-t-elle, elle aussi, comme la papauté, vers une destinée que ni l'une ni l'autre ne prévoient?

Réponse : Il serait puéril de vouloir jouer au prophète. L'avenir est à Dieu. Cependant je ne crois pas qu'il soit hasardé de dire que Pie X, en repoussant l'article IV de la loi de 1905 et en prohibant la formation d'associations cultuelles, a ruiné matériellement l'Eglise de France. Je ne crois pas qu'un gouvernement, en France, — bien que les oscillations les plus contradictoires et les plus étranges n'y soient pas rares — puisse jamais réparer ces ruines matérielles et rétablir l'ancien régime. La rupture est un fait accompli et irréparable, d'où sortiront, pour l'Eglise, une situation nouvelle et des conditions nouvelles.

La France se fera-t-elle protestante? Non. Quelques paroisses pourront se déclarer, ça et là, protestantes; mais la France restera catholique, ne fût-ce que par routine. Elle n'a pas assez de foi pour changer de titre et de cadre.

Se proclamera-t-elle ancienne-catholique? Non, pour plusieurs raisons que je ne saurais détailler dans une simple lettre, mais qui me paraissent péremptoires. Toutefois, sans prendre l'étiquette ancienne-catholique, l'Eglise catholique de France prendra la chose, sans s'en apercevoir et peut-être même en combattant l'Eglise ancienne-catholique. L'abbé de Tourville a dit: «Le catholicisme va maintenant faire son protestantisme, et celui-ci supprimera l'autre». Ne pourrait-on pas dire avec plus de vraisemblance: Le catholicisme ultramontain va maintenant refaire son catholicisme d'autrefois, le vrai, et revenu à celui-ci, il renoncera du même coup à l'ultramontanisme; et l'Eglise catholique réformée comprendra

alors très bien l'Eglise ancienne-catholique, et toutes deux vivront en paix comme une seule Eglise, se complétant l'une l'autre là où chacune aura besoin d'être complétée. Voici comment.

Si le titre d'«ancien-catholique» est d'origine étrangère et s'il déplaît ainsi aux Français, en revanche la chose est toute de bon sens et bien française. Effectivement, ce qui a perdu l'Eglise papale, c'est qu'elle a fait de mauvaise politique, et même c'est qu'elle a simplement fait de la politique. Celui des journaux protestants qui passe pour favoriser peut-être le plus la finance et la politique ultramontaines, a dû en convenir en ces termes: «Si les catholiques de France souffrent de la loi de la Séparation, c'est au parti clérical de France qu'ils doivent s'en prendre, à ce parti qui n'a pas cessé de mettre l'Eglise au service de toute réaction et de toute dictature. *Ce qui a perdu l'Eglise en France, c'est sa politique* »¹⁾. Or, l'Eglise ancienne-catholique ne fait pas de politique; elle se concentre exclusivement dans la religion et les questions religieuses; et ceci ne peut que la rendre tôt ou tard sympathique à la France et à tous les Etats soucieux de leur dignité.

De plus, l'Eglise ancienne-catholique proclame trois choses qui ne peuvent non plus que la consolider en France: elle en appelle à la conscience libre et éclairée, comme à la base même de la religion; elle rétablit les simples fidèles dans tous leurs droits intellectuels, liturgiques, disciplinaires et administratifs; point de vue qu'une sage démocratie ne peut qu'applaudir; enfin elle provoque la science et les recherches scientifiques, faites en toute liberté, et repousse tout Index, qu'elle remplace par la discussion ouverte. Ceci est absolument dans l'esprit français moderne. Donc il y a lieu de croire que les éléments anciens-catholiques croîtront et se développeront dans la France nouvelle.

Les évêques du pape font parade de leur loyalisme et font sonner très haut leur titre de Français. Ils voudraient bien, certes, être à la fois Français et Romains, et ils font tout au monde pour persuader qu'ils le sont. Mais la réalité est plus forte que leurs déclarations. Comment peut-on être

¹⁾ *Journal de Genève*, 29 décembre 1906.

réellement français, quand on *viole* les lois de la France, quand on fait profession d'avoir un chef absolu et infaillible *à l'étranger*, et quand ce chef est un étranger dont les intérêts de race et de nationalité peuvent être opposés aux intérêts français? Comment peut-on être réellement français, quand on jure obéissance absolue à ce chef, même lorsqu'il donne des ordres politiques, et lorsqu'il combat la politique de la France, sous le fallacieux prétexte que la politique française est *antichrétienne*! Pie X et ses évêques voudraient faire croire qu'ils sont, à eux seuls, toute l'Eglise et tout le christianisme. Ils n'y réussiront pas. Les anciens-catholiques ont une ecclésiologie qui sape par la base tout cet échafaudage ultramontain; leurs démonstrations triompheront de plus en plus.

Mais, tout en avançant toujours davantage dans cet ordre d'idée, la masse des catholiques français, je crois, voudra toujours rester catholique, catholique tout court, et repoussera toute autre dénomination. Elle demande qu'on la laisse tranquille, parce qu'elle est fatiguée de toutes ces discussions. Elle se réserve le droit, tout en maintenant son titre de catholique, de croire ce qu'elle voudra, de pratiquer le culte qu'elle voudra, quand et comment elle le voudra. Elle s'éloignera de plus en plus du cléricalisme et du jésuitisme, deux *ismes* qui lui sont odieux à ce point que les cléricaux eux-mêmes ne veulent déjà plus s'appeler cléricaux et que nombre de Pères jésuites suppriment leur titre de Pères, ainsi que leurs deux fameuses lettres *S. J.*

Il est certain que le pape, en combattant la loi de Séparation et en s'obstinant à prohiber des mesures auxquelles les évêques avaient consenti, s'est aliéné l'immense majorité des gens raisonnables et modérés. Malgré les creuses et bruyantes déclamations des journaux inféodés à la papauté, déjà l'on se détache de lui et même de la papauté. On a la claire vue qu'il est loin d'être infaillible et de comprendre exactement les intérêts spirituels de la France. L'illusion a disparu et le charme est rompu, si toutefois il y avait charme. Disons plutôt routine. Puisque le pape ne craint pas de perturber le pays et de l'exposer à une révolution politique que ses conseillers espagnols et autres ont certainement désirée, tous les républicains le paieront de retour en se passant de lui et en faisant eux-mêmes leurs affaires, même leurs affaires reli-

gieuses, pour peu que des prêtres les secondent. Or il s'en trouvera d'assez patriotes et d'assez chrétiens.

Pour le moment, évêques et curés *n'osent pas* résister à la curie romaine. Mais leur situation matérielle et aussi leur situation morale devant le pays deviendront de plus en plus tendues, et ne sauraient même durer longtemps. Ils seront forcés par les choses mêmes de se rendre indépendants de la curie et de la papauté, pour se rapprocher de la nation. Déjà des regrets de la disparition du gallicanisme s'expriment publiquement dans plusieurs journaux.

Ceux des ecclésiastiques qui se livrent à l'étude et aux sciences ecclésiastiques, les Duchesne, les Loisy, les Houtin, et une trentaine d'autres, continueront, par la force même de leurs découvertes, à saper, comme ils le font depuis dix ans, les doctrines ultramontaines qui sont la base même du système papiste, et cela, chose curieuse, tout en se soumettant extérieurement au pape. En sorte que toute la différence entre eux et les anciens-catholiques, est que les anciens-catholiques, en voyant les doctrines papistes ruinées, concluent à la ruine de la papauté, tandis que les catholiques-libéraux en question continuent, par routine ou par timidité, à proclamer nécessaire cette papauté ruinée par eux; ils ne tiennent en théologie aucun compte de ses foudres, mais ils la disent immortelle sur le papier! Pour défendre et maintenir leurs conclusions logiques, les anciens-catholiques n'ont pas besoin d'être nombreux et peut-être ne le seront-ils jamais. L'essentiel est que la vérité de leur position théologique, religieuse et ecclésiastique apparaisse de plus en plus, sinon aux masses, du moins à l'élite, aux observateurs, aux indépendants, aux énergiques. Le contre-coup s'en fera ensuite sentir dans les masses, qui, peu à peu, davantage éclairées, se rendront un compte plus exact du contenu doctrinal et religieux de leur titre de « catholiques ».

Avec la raréfaction des indulgences romaines, des dispenses romaines, des superstitions romaines, se raréfieront aussi les oppositions entre les diverses Eglises, les discussions fomentées entre elles par la scolastique romaine, aussi cet esprit sectaire et fanatique qui est le fond du jésuitisme, ces divisions haineuses des écoles théologiques moyenâgeuses ou modernes, cet esprit d'anathème et d'exclusivisme si

contraire à la foi et à la charité et qui est toute la vie de la camarilla.

Les «élagages dogmatiques» dont parle M. Houtin¹⁾ et que plusieurs ecclésiastiques pratiquent dans leur enseignement, ne peuvent qu'augmenter avec les progrès des sciences. Avec le temps, le caractère reviendra à ceux qui n'en ont plus assez. Les masques tomberont d'eux-mêmes. *Veritas liberabit*. Les frères se reconnaîtront sous leurs étiquettes ecclésiastiques multiples; l'identité de la croyance sera plus forte que la diversité des opinions, des disciplines et des formes, diversité qui alors ne sera plus une barrière.

Je ne crois pas que les anciens-catholiques se refusent à applaudir à cet état de choses probable. Ils ne poursuivent pas un triomphe d'étiquette ou de cadre: la vérité leur suffit. Dès que le vrai catholicisme l'emportera dans les esprits et dans les consciences par la défaite du cléricalisme ultramontain et du papisme jésuitique; dès que l'Eglise de France sera de nouveau vraiment catholique, ils se déclareront satisfaits, ne voulant être eux-mêmes que de vrais catholiques. Leur but sera atteint, puisque les faux dogmes romains contre lesquels ils se sont élevés seront publiquement rejetés, et que le catholicisme évangélique sera affirmé et pratiqué au grand jour. *Ecce quam bonum et quam jucundum!* Tel est leur espoir.

Cette appréciation ne sera sans doute pas du goût de tout le monde. Beaucoup me reprocheront de prendre trop au sérieux le caractère français: car, selon la remarque de M. de Vogüé, «servir des idoles dont on peut se moquer entre gens d'esprit, n'est-ce pas l'idéal pour des Français?» Or l'idole du Vatican n'est-elle pas taillée à point pour cette délassante besogne? C'est possible, je l'avoue. Oui, il y aura toujours des Français qui auront besoin de ricaner et qui soutiendront directement ou indirectement le très commode système papiste; mais je suis non moins certain que d'autres Français, plus nombreux encore, finiront par donner raison à la raison, et ce sera notre revanche, disons plutôt la satisfaction de notre conscience. Nous aurons cassé quelques fenêtres de la maison, non certes pour le plaisir de casser, mais parce qu'il fallait absolument renouveler l'air enfumé et vicié. Les maîtres

¹⁾ *La Crise du clergé*, p. 75.

de la maison s'obstinaient à tenir fermées les fenêtres en question, et nous avons dû empêcher l'asphyxie malgré eux. Ils ont maudit leurs sauveurs, comme toujours; le pompier leur apparaît comme un barbare qui inonde les visages, les vêtements et les meubles. Insolent!... Ils oublient qu'il y a des circonstances extrêmes et des violences nécessaires. L'Eglise ancienne-catholique aura toujours sa raison d'être en pratiquant le sauvetage de ceux qui se noient ou s'asphyxient.

Bref, nous ne nous faisons pas illusion. Il y a, entre les catholiques-libéraux dont j'ai parlé et nous, il y a, pour le moment et en apparence, deux difficultés. Je dis «pour le moment», parce qu'elles ne sauraient durer. Je dis «en apparence», parce que plusieurs de ces romanistes libéraux font usage, dans leurs travaux théologiques, de tours de langue tellement diplomatiques et à double entente, qu'il est bien difficile de croire leurs réserves sincères. Mais passons. Les deux difficultés ou différences sont celles-ci: d'abord, des interprétations opposées sur certains points dogmatiques, ensuite la fameuse autorité infaillible du pape. Or, je dis que ces deux difficultés devront disparaître. Par exemple, les interprétations de M. Rivière sur la Rédemption, de M. Pourrat sur la nature des sacrements, de M. Batiffol sur le réalisme eucharistique, des théologiens newmanistes sur la théorie de l'évolution «des dogmes», ces interprétations, dis-je, sont si faibles, pour ne rien dire de plus, elles impliquent de telles contradictions avec les principes les plus essentiels du catholicisme, qu'il est impossible qu'elles tiennent longtemps debout. Quant à la théorie vaticanesque de la juridiction absolue et de l'infaillibilité du pape, les événements les plus évidents en montrent chaque jour l'inanité. La prétendue unanimité des évêques français actuels ne sera pas de longue durée, parce qu'elle est trop manifestement contre leurs propres intérêts c'est de l'entêtement de circonstance et même de l'entêtement de commande. Le bon sens des laïques de marque les ramènera au juste sentiment des choses. Question de temps et de patience.

E. MICHAUD.
